

L'oiseau et le médecin

François Burnier

Le mois d'août tire à sa fin. C'est le moment où je me sens tout particulièrement attiré vers les crêtes du Jura, pour une raison bien précise.

Nous errons depuis une bonne heure autour du sommet, tantôt accompagnés par le soleil, tantôt enveloppés dans les brumes charriées par la bise. Soudain, nous apercevons, posé dans l'herbe rase, immobile, un oiseau de petite taille, dodu, au bec droit et noir, au grand œil sombre, avec un dos beige et brun d'apparence écailleuse et des pattes assez longues, d'un jaune verdâtre: le pluvier guignard est arrivé. Aujourd'hui, il n'y en a qu'un. Parfois, on en observe de petits groupes. Chaque année, ils s'arrêtent sur les sommets jurassiens au cours de la migration d'automne, entre leurs lieux de nichée situés en Laponie ou en Ecosse et leurs quartiers d'hiver d'Afrique du Nord. En revanche, leur retour au printemps passe le plus souvent inaperçu dans nos régions.

Par moments, notre pluvier court à petits pas rapides, la tête basse, se redressant dès qu'il s'arrête. Il scrute le sol, picore brièvement quelque chose d'invisible pour nous, parfois avec un bref tremblement de tout son corps. Soudain, il s'aplatit, inclinant la tête pour regarder le ciel: suivant son regard, nous voyons passer deux grands corbeaux, hôtes habituels de ces lieux, sans doute inoffensifs mais qui déclenchent immédiatement une réaction d'alerte de sa part. Puis il reprend ses activités, trotte, picore, soigne son plumage. Par moments, lorsqu'il regarde vers l'ouest, la bise retourne quelques-unes des plumes recouvrant ses épaules. Très discret, c'est tout juste s'il émet de temps en temps un bref cri chuchoté.

Sur ses lieux de nichée

Onze ans auparavant, à mi-juillet, nous séjournions avec nos enfants dans une de nos régions favorites, parmi les montagnes du nord de la Suède. Le temps était beau, frais, avec une petite brise de l'ouest. Nous avions passé la limite des forêts de bouleaux pour atteindre un de ces sommets pelés, ces *fjäll* désolés et caillouteux, encore parsemés de nêvés, souvent cachés dans les brumes: c'est là

qu'il faut chercher le guignard! Nous foulions les lichens et les arbrisseaux d'azalée naine, dans une ambiance de haute montagne, alors que la carte n'indiquait que 1143 mètres. Vers l'ouest, de petits lacs scintillaient au soleil, parmi d'autres forêts, dominés par d'autres montagnes à perte de vue. Nous nous trouvions là dans le domaine de quatre espèces d'oiseaux qui recherchent précisément ce genre d'environnement pour y nicher. Les quatre étaient là ce jour: le petit bruant des neiges, noir et blanc, se fondait facilement dans ce paysage minéral; un bécasseau violet, solitaire, se tenait dans une combe humide, où probablement son partenaire couvait ses quatre œufs; sous un gros bloc erratique se blottissaient deux lagopèdes, ces perdrix des neiges qui habitent également les hautes crêtes de nos Alpes. Et le pluvier guignard ne manquait pas: un adulte abandonna le poussin qui l'accompagnait pour se mettre à fuir juste devant moi, traînant l'aile droite, paraissant blessé, usant d'une tactique connue chez de nombreux échassiers pour détourner de leur nichée l'attention du prédateur. Me prêtant à son jeu, je le suivis sur quelques dizaines de mètres, puis me retournai, et le vis à ce moment arriver au vol et recommencer son manège de diversion juste devant moi. Entre temps, le poussin avait pu se réfugier dans un abri bien dissimulé.

Le guignard est l'un des oiseaux les moins farouches qui soient, et il n'est pas difficile de l'approcher à quelques mètres seulement. Mais nous n'avons pas voulu insister: les poussins de tous ces oiseaux sont très vulnérables et leurs parents doivent être laissés tranquilles pour qu'ils puissent les protéger du vent âpre que rien n'arrête.

Adapté à son environnement

Curieux comportement que celui de notre oiseau, ainsi que des phalaropes, autres petits échassiers nicheurs dans le grand nord. Alors que chez les autres oiseaux, c'est le mâle qui défend un territoire, notamment par son chant, cette tâche incombe ici à la femelle, qui en outre est dotée d'un plumage nettement plus coloré. La couvaison et l'élevage sont essentiellement du ressort du mâle, qui se dissimule mieux grâce à sa livrée plus terne. Cette inversion des rôles a intrigué les observateurs depuis longtemps, et bien entendu les élucubrations anthropomorphiques n'ont pas

manqué. L'interprétation actuelle est la suivante: dans un environnement aussi désolé que celui-ci, les nids échappent difficilement aux prédateurs. La sélection naturelle favorisera donc les femelles qui sont capables de pondre une deuxième couvée. Abandonnant la première à un mâle diligent, elles auront parfois la chance de s'accoupler une seconde fois avec un autre partenaire, doublant ainsi la chance de pouvoir transmettre leurs gènes à une descendance.

Bien entendu, tout cela coûte très cher à la femelle: les quatre œufs d'une couvée représentent en effet le 40% de son poids, et elle commence parfois une deuxième ponte seulement quatre jours après la production de la première. Il s'agit donc pour elle d'accumuler en peu de temps une quantité impressionnante de calories et de protéines. Le fait de confier sa descendance aux mâles lui permettra ainsi de reprendre des forces plus activement afin d'être à même d'affronter la migration d'automne en bonne forme. Pendant ce temps, mâles et poussins doivent survivre sur les lieux de nichée alors que déjà les ressources en nourriture diminuent, et nombreux sont ceux qui périssent sur place. Un déficit relatif en mâles la saison suivante mènera donc à une concurrence accrue entre femelles, qui vont lutter entre elles pour s'assurer un partenaire. Leur chant est l'un des moyens par lesquels elles cherchent à s'imposer.

Sur une île bretonne, au mois de septembre, j'ai retrouvé le guignard en migration, toujours aussi peu farouche. La lande de bruyère rase du bord de l'Atlantique lui convenait sans doute, tout comme les sommets de Laponie en juillet et les pâturages jurassiens pelés par le bétail au mois d'août. Et mon frère, émergeant un matin d'hiver de son sac de couchage tout givré dans le Sahara algérien, se trouva entouré de centaines de guignards picorant parmi une végétation rase et clairsemée, broutée par les troupeaux de moutons des nomades.

Une place dans la nature

J'ai eu le bonheur d'être initié très tôt à la nature par mon père, lui même médecin, et d'y trouver une source infinie de joies, de questions et parfois de réponses, de peines aussi lorsqu'on voit détruire ce qu'on aime,

d'expériences souvent passionnantes ainsi que de rencontres enrichissantes. J'ai souvent pensé que l'observation de la nature constituait une activité idéale pour le médecin.

Tout d'abord, nos études nous apportent des connaissances de base en biologie, nous apprenons à regarder, à écouter, nous cherchons à comprendre et à interpréter. Nous savons qu'une grande partie de ce qui nous entoure nous échappera longtemps, ou toujours. Nous disposons donc de certaines bases scientifiques et méthodologiques que nous pouvons mettre en œuvre directement. Cela dit, bien sûr, la nature est tout simplement belle, infiniment belle dans son infinie variété. Cette beauté suffit d'ailleurs amplement à de nombreuses personnes qui n'éprouvent nullement le besoin de connaître et de comprendre.

Par ailleurs, si la médecine est captivante, il ne faudrait pas pour autant qu'elle nous capture. L'observation de la nature vient nous rappeler nos dimensions, la vanité de certains de nos soucis: nous ne sommes pas seuls ni indispensables. Depuis toujours, de grands équilibres fonctionnent à la perfection sans notre intervention, ou même malgré nous: ayant surmonté les glaciations, maîtrisant tous les risques de la nidification et de la migration et tant d'autres aléas, le pluvier guignard a survécu jusqu'à ce jour. C'est déjà là une bonne raison de lui accorder notre attention. Grâce à lui, ou à n'importe quelle autre espèce d'animal ou de plante, nous entrevoyons un réseau infini d'interactions entre climat, géographie, géologie, végétation et faune, et aussi activités humaines: c'est cela, l'écologie, et c'est une science particulièrement passionnante pour le médecin généraliste.

La nature n'est pas un décor où nous pavaner: c'est «l'autre» dans son infini, «l'autre» qui nous donne un sens. Il y a six cents ans, mon ami Saint François d'Assise était allé trouver le frère jardinier: «Ne cultive pas toute la surface» lui recommanda-t-il, «laisse donc un peu de place pour les fleurs, et pour les herbes spontanées!» Nous aurions dit «les mauvaises herbes», mais voilà, certains sont en avance sur leur temps.

Autre aspect, tout différent: l'observation requiert un certain côté sportif ou technique qui n'est pas sans intérêt. On développera progressivement certaines facultés, certaines astuces, on apprendra par exemple à passer

aussi confortablement et discrètement que possible une nuit à la belle étoile en montagne pour être sur place dès l'aube lorsque les circonstances l'exigent ... Par ailleurs, le matériel nécessaire à l'observation se résume essentiellement à une paire de jumelles et à un ou deux livres d'identification: pas besoin de gros investissements.

La discrétion est de mise. Si certaines personnes aiment établir un contact personnel avec l'animal, je préfère pour ma part ne pas intervenir, garder une certaine distance, la rencontre idéale étant celle où la bête ignore ma présence. Il en va tout d'abord de la qualité de l'observation, mais aussi de la protection de ce que l'on aime. L'artiste animalier Robert Hainard souhaite voir venir le jour où, «réconciliés avec la nature, nous aurons pour elle les égards que l'on a dans la maison d'un ami».

On ne sera pas étonné que je n'aie guère de sympathie pour la chasse. Quand j'entends certains chasseurs affirmer que, pour eux, ce qui compte c'est avant tout l'expérience de la nature, qu'ils la vivent aussi intensément que moi, j'ai le sentiment que cette justification tient tout au plus du rafistolage. S'ils doivent prouver leurs sentiments par un coup de feu, c'est là une manière peu discrète de le faire: on ne témoigne pas son amour à sa belle en l'assassinant. Avec les années d'ailleurs, de nombreux chasseurs posent la carabine et évoluent vers l'observation, alors que je ne connais personne ayant fait le parcours inverse.

Enfin, bien sûr, il y a les rencontres. De même que les médecins sont des individualistes grégaires, ce dont témoignent les chaleureuses retrouvailles lors de nos colloques, de même les rencontres entre naturalistes sont souvent très riches. Point n'est besoin de laborieuses introductions entre gens partageant le même intérêt, les sujets d'échange s'imposent d'eux-mêmes, et, même s'il existe bien sûr des personnes cachottières, la plupart des observateurs aiment faire découvrir à d'autres ce qu'ils connaissent. Outre les amis d'ici, il y a le souvenir de ce que m'ont appris Corrado, le berger des Abruzzes devenu gardien de parc national, Paul-Louis et Irène dans leur mas provençal, Hilje, le Lapon rencontré à de nombreuses reprises depuis trente-six ans, Jim et Sheila sur leur petite île écossaise et bien d'autres encore.

L'oiseau et le médecin

L'oiseau est toujours là. Si ce n'est pas un pluvier guignard, cela sera peut-être tout simplement le rougequeue qui chante sur le toit d'en face, en pleine ville, ou le merle du jardin, les canards hivernant au bord du lac ou la buse aux aguets sur un poteau.

L'oiseau est toujours là. Et le médecin a beaucoup à en apprendre.

(Petite note à l'intention des germanophones et des italophones qui m'auront fait l'honneur de lire mon texte: le pluvier guignard – *Charadrius morinellus* – est le «Mornellregenpfeifer» en allemand, «il piviere tortolino» en italien; en anglais «dotterel».)